

LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8^e) ; Téléphone 148-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — SIX MOIS : 16 francs ;
TROIS MOIS : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — SIX MOIS : 19 francs
TROIS MOIS : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

A NOS LECTEURS

La Vie Parisienne reprend aujourd'hui sa publication interrompue par la guerre, le 8 août.

De tous côtés, depuis plusieurs semaines, nous avons reçu de nos lecteurs d'innombrables lettres, réclamant, avec une affectueuse insistance, la réapparition de leur journal. C'est avec joie que nous nous conformons à leur désir.

Les circonstances exceptionnelles créées par l'état de guerre rendent cependant délicates et difficiles la rédaction, l'illustration et l'impression d'un grand journal de luxe tel que *La Vie Parisienne*. Nos lecteurs, qui sont nos amis, s'en rendront compte et nous sommes sûrs qu'ils accueilleront nos efforts avec indulgence.

Les illustres écrivains, qui ont contribué en ces dernières années au succès toujours grandissant de notre journal, ont tenu avec un empressement dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance, à signer les articles de *La Vie Parisienne* pendant la guerre. C'est ainsi que l'on trouvera, réunis dans le présent numéro et dans les numéros suivants les noms de :

Colette (Colette Willy), Abel Hermant, Pierre Veber, Romain Coolus, Pierre Wolff, Henri Duvernois, Paul Acker, Paul Guillaïn, Marcel Boulenger.

Parmi les artistes qui ont pu nous assurer leur fidèle concours, nous tenons à remercier particulièrement Louis Vallet, Fabiano, Sem, C. Herouard, B. Boutet de Monvel, L. Burret, Nam, Léonnet, d'Espagnat, Valverane.

Nous espérons joindre bientôt à ces noms ceux de beaucoup d'autres écrivains et artistes, chers à notre public, qui combattent aujourd'hui sur le front.

NOTRE SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE. — Nous avons pensé qu'au moment où la guerre absorbe toutes les préoccupations, tous les espoirs, toutes les âmes, le document photographique était le complément indispensable d'un grand journal illustré comme le nôtre. Nos lecteurs trouveront donc dans ce numéro et les suivants un supplément photographique dont les clichés ont été pris sur tous les champs de batailles, des Vosges aux dunes de la mer du Nord. Nous faisons appel à nos abonnés comme à nos acheteurs au numéro pour enrichir cet « album de guerre », dont l'intérêt, passionnant à l'heure actuelle, restera toujours si émouvant.

LA PROLONGATION DES ABONNEMENTS INTERROMPUS. — Comme nous l'avions promis à nos abonnés, au moment où la publication de *La Vie Parisienne* a été suspendue, les abonnements en cours le 8 août sont prolongés d'autant de semaines, à partir d'aujourd'hui, qu'il est nécessaire pour compléter leur durée normale. Par conséquent :

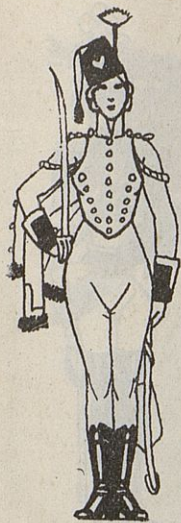
Les abonnements qui expiraient le 31 août 1914 ne viendront à expiration que le 19 décembre 1914.	
— le 30 septembre 1914 —	le 16 janvier 1915.
— le 31 octobre 1914 —	le 13 février 1915.
— le 30 novembre 1914 —	le 13 mars 1915.
— le 31 décembre 1914 —	le 10 avril 1915.

UNE MAGNIFIQUE PRIME A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement de six mois ou d'un an avant le 31 décembre 1914, recevront **EN CADEAU ABSOLUMENT GRATUIT** une ravissante collection de 16 estampes artistiques en couleurs, de R. Kirchner, intitulée " De la Brune à la Blonde " et renfermée dans un élégant porte-folio.

Les bénéficiaires de cette prime pourront se la faire remettre *sans aucun frais*, aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris, en même temps qu'ils régleront leur quittance d'abonnement. S'ils veulent que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous leur demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

ON DIT... ON DIT...

**La bienfaisance économe.**

Les Portugais, depuis le commencement de la guerre, témoignent à la France une sympathie vraiment touchante. Nous ne voulons pas parler seulement de cette sympathie politique que le Parlement et le peuple de Lisbonne manifestent chaque jour d'une façon officielle, mais d'un sentiment d'affection intime qui revêt mille formes ingénieuses et charmantes.

Continuellement, une de nos principales Sociétés de la Croix-Rouge — celle dont le siège est rue de T.L.t — reçoit de véritables cargaisons de vêtements de laine, de tricots, de ceintures de flanelle, destinés à nos blessés. En une seule journée, la semaine dernière, il en est arrivé quatorze caisses; chemises chaussettes et mouchoirs se comptent par milliers, joints à des centaines de boîtes de cigares. Les dames portugaises confectionnent même des pyjamas, de nuances peut-être un peu délicates pour des soldats, mais chauds et moelleux, et elles ont l'attention tout à fait gentille de glisser dans les poches quelques cigarettes.

Nos pauvres éclopés, pensez-vous, doivent être bien reconnaissants de cette sollicitude maternelle. Hélas! ils l'ignorent. Ils n'en ont pas encore éprouvé les douceurs. Tous ces vêtements sont soigneusement serrés dans les armoires de la rue de T.L.t et quand un soldat vient solliciter une chemise, on lui donne — la chose est à peine croyable! — une *chemise usagée*. Pourquoi? Par excès de prévoyance. On pense qu'il faut avoir des réserves dans l'attente des grands combats qui délivreront notre territoire.

S'il est des sociétés de secours où l'on ait péché par prodigalité, ici vraiment on pêche par excès d'économie.

**Nouvelles du front.**

Chaque jour nous apporte de nouvelles preuves du désenchantement des soldats allemands, que leurs officiers poussent impitoyablement contre nos lignes de feu. Un de nos amis, officier à Verdun, nous écrit qu'un de ces derniers matins un des « vaillants » soldats du Kaiser, profitant du brouillard pour désertier, offrit cinq francs au sergent qui l'avait fait prisonnier. « Et ajoute notre correspondant, ce captif benévole était un *volontaire!* Jugez de ceux qu'on a enrôlés à leur corps défendant. »

De Verdun également nous vient la nouvelle, d'une gravité plus significative, révélée par des prisonniers, que les soldats du 217^e régiment de ligne allemand ont tué leur colonel. Il paraît que celui-ci abusait réellement du revolver comme moyen de persuasion à l'égard de ses hommes.

**Les talismans du Kaiser.**

Le Kaiser est superstitieux. Il a une foi aveugle dans la vertu de certains fétiches dont il ne se sépare jamais, et, entre autres, d'un trèfle à quatre feuilles que son grand-père portait en breloque pendant la campagne de France, en 1870.

Une autre de ses plus précieuses amulettes, d'origine beaucoup plus ancienne, et à laquelle une légende associe la fortune de la maison de Hohenzollern, est une pierre fine, une crapaudine, qui par elle-même n'a pas grande valeur. A en croire la légende, cette pierre serait tombée de la bouche d'un crapaud, sur le lit de Jean-Sigismond de Brandebourg, l'aïeul de Frédéric-Guillaume, le grand Electeur; et vraiment voilà qui donne une drôle d'idée de la propreté des chambres à coucher, dans le palais des ancêtres de Guillaume II!

Depuis cette époque, tous les princes régnants de la maison de Hohenzollern ont porté à leur doigt, cette crapaudine, qui, au jour de leur avènement, leur est remise dans une cassette scellée.

Un prétendant allemand au trône d'Angleterre.

De toutes les ambitions extravagantes qui ont hanté — qui hantent peut-être encore — les cervelles germaniques, aucune ne leur a été plus à cœur que d'asservir l'Angleterre. Guillaume II prétend même qu'il a un droit légitime de ceindre la couronne de Grande-Bretagne comme fils aîné de l'aînée des enfants de la reine Victoria. Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétention est absurde à tous égards; mais il y a des généalogistes — des généalogistes d'outre-Rhin, bien entendu — qui ne trouvent pas absolument ridicule le titre de prétendant au trône d'Angleterre que s'arroge le prince héritier de Bavière, lequel, entre parenthèses, est marié à la propre sœur de la vaillante reine des Belges.

Le prince Rupert de Bavière est, en effet, à l'heure actuelle le représentant de la branche aînée de la maison des Stuart, dont le roi Georges V ne descend, on le sait que par une sœur de l'infortuné Charles I^{er}, mariée au prince d'Orange. Cela est parfaitement vrai, seulement... il y a beau temps que la nation britannique a solennellement dépouillé de leurs droits royaux les descendants de Charles I^{er}.

N'est-il pas curieux de voir les princes allemands, qui font si peu de cas des « chiffons de papier » où ils ont apposé leur signature, se prévaloir de parchemins frappés de nullité depuis plus de deux siècles?

**Le manchot ambidextre.**

Tout le monde s'ingénie à reconforter nos pauvres blessés. Certain Américain a trouvé, pour leur venir en aide, un moyen qui pour n'être pas désintéressé, n'en est pas moins efficace.

Cet Américain, que l'on rencontre fréquemment dans nos divers hôpitaux où il a l'autorisation de circuler, est un homme de belle mine et d'allure distinguée. Il s'approche, de préférence, des lits des blessés qui ont perdu un bras ou une main, leur adresse quelques paroles de consolation, puis, tout à coup, se met à gesticuler, à danser, à faire une mimique de sourd-muet. Le malade est stupéfait. Que lui veut ce fou? Il ne tarde pas à l'apprendre.

Notre Américain, reprenant son sérieux, lui explique qu'en dépit de son étonnante dextérité, il est, lui aussi, manchot; il a un bras artificiel. Il l'exhibe et démontre que le mécanisme en est admirable, quoique le prix n'en soit pas exagéré.... Car, bien entendu, il y a une petite affaire commerciale au fond de tout cela. Mais le but de cette curieuse réclame est réellement utile: elle fait renaître le courage dans bien des cœurs désespérés.

**Une mode pacifiste.**

« A Buenos-Aires et dans plusieurs autres villes de la République Argentine », nous apprend un journal américain, *L'Express*, les gens ont les oreilles tellement rebattues de la guerre que des merciers gagnent beaucoup d'argent, à vendre des boutons portant cette inscription: « *No me habla de la guerra! (Ne me parlez pas de la guerre!)* »

Nous ne doutons pas que le Kaiser n'ait bonne envie d'acheter quelques douzaines de ces boutons pour les faire coudre à ses uniformes.

**Au Palais.**

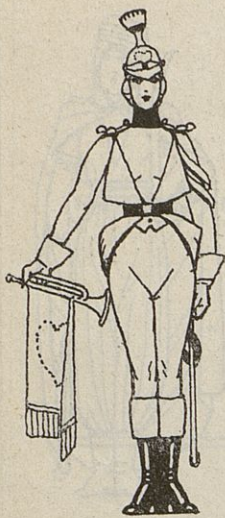
M^e Ch.nu n'est pas seulement un excellent avocat, c'est aussi un homme d'esprit. Ses mots sont parfois durs, mais toujours justes.

Dernièrement, dans un salon où il se trouvait en visite, la femme d'un avocat célèbre se plaignait amèrement de la cherté de la vie.

— Depuis quatre mois, se lamentait-elle, tout a terriblement augmenté!

— Oui, remarqua l'avocat, sauf le prix de la vie humaine.





Le trop dévoué Gourkha.

On a beaucoup parlé des Gourkhas, qui ont fait ces temps-ci si bonne besogne dans les Flandres; mais on n'a pas encore relaté un des traits les plus curieux de ces terribles « petits hommes bruns des montagnes », comme les appelle Rudyard Kipling.

Les Gourkhas sont aveuglément dévoués à leurs chefs. Avant chaque bataille ils désignent deux d'entre eux pour protéger la vie de l'officier qui les commande, et si ces gardes du corps faillissent à leur tâche ils courent grand risque d'être écharpés à leur retour au camp. Le colonel Ommaney qui fut longtemps à la tête du 3^e bataillon de Gourkhas, racontait récemment une amusante histoire à ce sujet. Lors d'un combat, un jeune lieutenant, un peu trop bouillant, voulut s'élançer en avant dès qu'il entendit les premiers coups de fusil. Mais un de ses gardes

du corps l'empoigna, le coucha sur le sol et.... s'assit sur lui, en disant : « Pas encore, Sahib, pas encore ! » Il demeura imperturbablement dans cette position, en dépit des soubresauts du lieutenant et des balles qui sifflaient à ses oreilles. Puis lorsque le signal de charger eût été donné par le colonel, il releva respectueusement son jeune officier et, à ses côtés, s'élança dans la mêlée.



« La rue von Kluck, s'il vous plaît ? »

La municipalité de Berlin vient de décider de substituer aux noms de certaines rues de cette ville « les noms des généraux allemands qui se rendront célèbres pendant la guerre ». Il n'y a pas lieu de penser que cette décision obérera beaucoup les finances berlinoises.

Je me rase donc je suis!

Le comte de Ségur, dans son *Histoire de la Grande Armée*, raconte avec admiration, qu'au milieu de l'effroyable détresse de la retraite de Russie, alors que tout le monde mourait de froid et de faim, un jeune capitaine avait le courage de se raser tous les matins, et il s'étonne presque que Napoléon ne l'ait pas nommé colonel, en raison d'un tel exploit.

A ce compte-là, presque tous les troupiers anglais mériteraient d'être au moins caporaux; si harassante qu'ait été la marche de la journée, si chaude qu'ait été la bataille, dès qu'ils ont un instant de repos, ils tirent de leur musette rasoir et blaireau, et se barbifient. C'est là un souci de netteté, un effort de dignité tout à la louange de nos alliés.

Pendant la campagne de Crimée, les Anglais se rasaient moitié moins, c'est-à-dire qu'ils simplifiaient la besogne en la limitant au menton. Ils laissaient pousser le poil de leurs joues; de là cette mode des favoris longs, qui fut longtemps typique chez nos voisins.

Quelles modes engendrera la présente guerre?



La jambe-tirelire.

Il y a, en ce moment, dans un hôpital de Paris, un soldat anglais, Private Boissey, à qui est arrivée une bien singulière aventure. Il n'avait pas un sou sur lui quand il fut blessé, et on lui a extrait de la cuisse deux belles pièces de vingt francs: un éclat d'obus les avait cueillies dans la poche d'un autre soldat et colloquées au brave Boissey.

Et l'on dit que la guerre n'enrichit pas!



POUR VOS ÉTRENNES : FAITES LE TOUR DU MONDE

en achetant l'étourdissant Album

VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA !

Texte et Dessins d'HENRI AVELOT



Cet Album de grand format, de 32 pages illustrées de plus de 300 dessins, sous couverture cartonnée en couleurs, est en vente dans toutes les gares et chez tous les libraires au prix de 2 fr. 50. — Pour le recevoir franco par la poste, très soigneusement emballé, envoyer 3 francs (pour la France) ou 3 fr. 50 pour l'étranger) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.



QUATRE MOIS D'HISTOIRE

... Eh! oui, c'est moi, *La Vie Parisienne*! Bonjour, amis lecteurs!

Je vous avais dit : « Au revoir! » il y a quatre mois, et j'en avais le cœur bien serré. Il y a quatre mois... quatre siècles!

On venait d'afficher, dans les mairies, un petit placard blanc, où était écrit à la main : « ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE : le premier jour de mobilisation est le dimanche 2 août, de minuit à minuit »; et la foule se pressait, silencieuse, recueillie, pour lire et relire, de tous ses yeux et de tout son cœur ces simples mots qui annonçaient de si grands bouleversements. Et Paris, du jour au lendemain, fut transformé. Toutes les rues semblaient converger vers les gares, comme les âmes vers les frontières. Point de cris, point de tapage : une multitude d'hommes résolus, de tous âges, de toutes conditions — officiers grisonnants dont l'uniforme était encore mal déplié du coffre où il attendait depuis des années, bureaucrates en veston d'alpaga, ouvriers en cote bleue, une musette sur l'épaule — affluaient dans la cour des gares; un dernier baiser, une dernière étreinte aux êtres aimés qu'on laissait derrière soi, et en route!... Ah! que les femmes étaient braves! Immobiles et muettes, elles regardaient longtemps le trou noir de la porte qui avait pris leur homme; puis, s'essuyant les yeux, elles retournaient vers leur logis et leur nichée.

Souvenez-vous! Souvenez-vous de ces graves et magnifiques journées, déjà si lointaines, où la France — la France pacifique et que l'on disait corrompue par quarante ans de prospérité et de politiquailleries — mobilisa toutes ses forces, le maître se faisant le compagnon d'armes de son valet, le banquier marchant sous les ordres de son caissier, d'anciens ministres devenant caporaux et des boutiquiers capitaines, chacun se subordonnant de bon cœur aux chefs qu'on lui assignait, et faisant simplement à la patrie le sacrifice de sa fortune et de sa vie. Vraiment, les plus frivoles, les plus sceptiques, les plus frondeurs, devant un tel spectacle de grandeur républicaine, se sont

sentis régénérés! Les espions qui infestaient notre pays ont pu le dire à Berlin : si là-bas ce sont les officiers qui font la guerre, ici c'est le peuple tout entier.

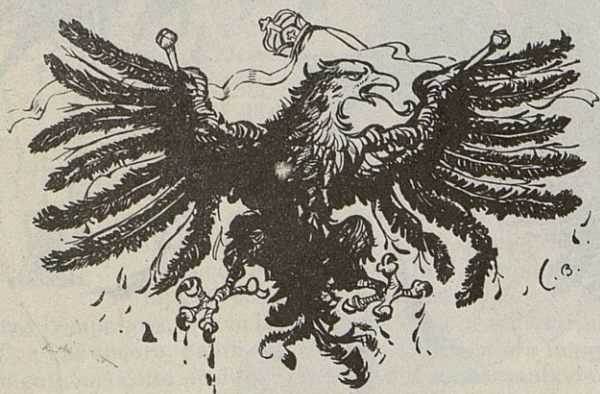
Du jour au lendemain, à l'étonnement des railleurs, des raisonneurs, des discoureurs, les Français abandonnant sans regret la comédie politique [et galante, dont ils s'amusaient peut-être un peu trop, sont entrés de plain-pied dans le drame cornélien. Regardez autour de vous, parcourez les lettres qu'écrivent nos combattants; écoutez nos blessés; lisez pieusement ces citations à l'ordre du jour, qui remplissent des colonnes de journal et dont chaque ligne résume un exploit sublime, et dites si jamais peuple — j'unis les Belges à cet hommage — s'est montré plus naturellement héroïque! Il l'a été aux heures des premiers élans; il l'a été aux heures de revers; il l'est aujourd'hui dans cette lutte de tranchées, monotone, harassante, où, pour tromper la mort, les adversaires s'enterrent vivants.

Et la vie parisienne, qu'est-elle devenue, au milieu de tout cela?

Sans doute, elle a profondément changé. Elle est grave, mais elle n'est point triste. Les autos militaires qui, dans les Champs-Élysées, remplacent les brillants équipages; les drapeaux de la Croix-Rouge, qui mêlent leur note blanche aux vives couleurs belges, anglaises, russes et françaises; les nombreux uniformes qui, eux aussi, pavent la foule, donnent à notre capitale une mine guerrière dont sa coquetterie sait fort bien s'accommoder. A aucun moment, Paris n'a été découragé, ni même inquiet. Quand des « taubes » venaient, effrontément, tacher son joli ciel clair, tout le monde se mettait au balcon ou se précipitait dans la rue, le nez en l'air... Au lendemain de la visite d'un de ces vilains oiseaux, qui avait pondu deux ou trois bombes, le rédacteur en chef d'un de nos grands journaux reçut un télégramme ému que son directeur lui avait envoyé de Bordeaux pour le prier de « calmer les alarmes des Parisiens ». Il me montra la dépêche, et nous nous mimes à rire. Les alarmes des Parisiens? Voilà qui était bien bordelais!

Ce qu'est devenue la vie à Paris, quel est l'aspect nouveau des boulevards, quels sont les jolis gestes des frivoles mondaines travesties en infirmières, ce qu'on dit dans la rue, ce que l'on chuchote dans les salons, vous allez le savoir en feuilletant ces pages, écrites et illustrées par les écrivains, par les artistes qui, depuis tant d'années, chers lecteurs, sont vos amis.

LA VIE PARISIENNE.



PARIS A PARIS

D'autres ont écrit ou écriront sur cette guerre — qui tient de la croisade, de la guerre sainte et de la levée révolutionnaire — cette guerre « horrible et sacrée », me disait magnifiquement un ami cher, tout pâle encore, mais si fièrement, d'une blessure récente — d'autres ont écrit ou écriront des articles, des brochures, des livres. Je demande aux lecteurs de *La Vie Parisienne* la permission plus modeste de leur soumettre ici, sans grand ordre, au hasard de la pensée et selon le caprice du souvenir, quelques notes, des remarques, des réflexions, des anecdotes prises au jour le jour. Les rigueurs de l'état de siège n'interdisent pas le pain de fantaisie — en littérature. Si, sous cette forme un peu plus libre, on dit des choses justes et bonnes à retenir, on peut, selon l'expression populaire, « faire du bon boulot », sans faire du « boulot ».

Des gens bien intentionnés et plus habiles que renseignés ont essayé de faire courir le bruit que *La Vie Parisienne* s'était transportée depuis trois mois aux allées de Tourny et autres Cours de l'Intendance; ce bruit s'est arrêté de lui-même, à moins qu'il ne l'ait été par les territoriaux du « ranch », aux portes de Paris. Il s'est refusé à dépasser les fortifs. Que nos lecteurs se rassurent; nous avons le droit de leur parler de Paris sans qu'ils passent pour des provinciaux.

Ce singulier mélange de cosmopolites, de financiers internationaux et de naturalisés de fraîche date qu'on appelait autrefois le Tout-Paris, indéfinissable comme tous les mélanges, s'est évaporé. Souhaitons qu'il ne se reforme jamais. Grâce à sa disparition, les Parisiens ont eu pendant quelques semaines le sentiment d'être entre eux; ils ont goûté les charmes savoureux d'une intimité inédite; et, pour la première fois, ce n'était pas une illusion.

L'humoriste anglais Chesterton, qui a écrit sur la guerre des articles d'une qualité exceptionnelle, dit dans son *Napoléon de Notting-Hill* : « L'état de siège, c'est l'état de paix avec tous les inconvénients de l'état de guerre. » Cette phrase est peut-être humoristique, mais elle n'est pas exacte. L'état de siège entraîne de nombreux inconvénients, mais il supprime à peu près tous ceux que l'état de paix inflige aux pauvres habitants des grandes villes. Surtout quand la ville qui subit l'état de siège a la chance inespérée d'être désertée par la majeure partie de ses habitants. Elle devient alors habitable comme presque toutes les villes inhabitées. Le courrier se raréfie; le téléphone s'endort; l'hypocrisie chôme et le mensonge ne fait plus ses frais. On finit par s'accommoder très bien de la règle, si austère soit-elle, et l'autorité militaire fait de tous les citoyens, même des plus anticléricaux, des char-

treux et des bénédictins. On apprend la vertu, on ré-apprend l'hygiène, et l'absence de taxis force les plus paresseux à retrouver cette coordination de mouvements alternatifs qu'on appelle la marche et qu'ils avaient totalement oubliée depuis l'époque élémentaire où leurs nourrices les tenaient sous les bras en équilibre instable. Les relations mondaines ayant cessé comme par désenchantement, vous ne fréquentez plus que des gens de votre goût, puisqu'ils ont les vôtres et qu'ils ont préféré un Paris même menacé à une fuite en Egypte; car il est avéré que, par un mystérieux phénomène, en se transportant dans la Gironde, la rue Gontaut-Biron a pris de brusques allures de rue du Caire. — Chesterton est bien superficiel de tenir pour rien tous ces avantages. Nous ne les tenons pas, nous, pour si négligeables que cela!

Un de nos plus spirituels auteurs dramatiques et sa charmante femme ont, pendant cette période qui faillit être obsidionale, fondé un dîner hebdomadaire qu'ils baptisèrent « la Portion Congruë ». A ce moment plus qu'indécis, ils croyaient sincèrement qu'ils seraient dans la cruelle nécessité d'infliger à leurs invités des menus vraiment menus, des mets plus raréfiés que rares et des vins dosés au compte-gouttes. Disons tout de suite, pour rassurer les familiers de l'Hôtel de Bayonne, que les appréhensions amicales de ces hôtes excellents ont été vaines. Jamais Paris n'a connu un automne plus riche en légumes ni plus prodigue de fruits; ses maraîchers ont été ponctuels; ses marchands de bestiaux et ses mareyeurs l'ont pourvu avec abondance de viande fraîche et de poissons frais. Et ce n'est pas parce que le congrès y remplaça la sole que ce dîner sympathique vit jamais son nom justifié.

Depuis quelques jours on rentre; on rentre par petits paquets; on avait suivi le gouvernement; cette fois on le précède; on n'a peut-être plus les mêmes raisons d'être aussi épris de politique ou féru d'administration. On accepte de résider dans une capitale décapitée de ses gouvernants; on se fait une raison; on en donne mille, toutes excellentes, pour expliquer le départ et justifier le retour; on blâme les bouches inutiles qui ont failli manger le pain blanc et même le pain noir des Parisiens menacés. On fait la petite bouche utile, et l'on se félicite d'avoir mis des distances honnêtes entre soi et le camp (d'où l'on s'est) retranché de Paris. Et toutes ces petites comédies finiraient par être comiques, s'il n'y avait tant de tristesse à constater qu'en une heure aussi grave de la vie nationale, la seule préoccupation de ces braves gens est encore et toujours, aujourd'hui comme avant la guerre, d'avoir une bonne « presse parlée ». On les avait oubliés; cela ne leur suffit pas. Ils tiennent à ce qu'on s'occupe d'eux. Ils ont du courage. Mais oui!

Avec le Japon, l'Asie est entrée en jeu dans cette guerre mondiale; avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée, l'Australasie; avec la censure, l'Anastasia. Autant nous nous inclinons devant la censure militaire que nous ne trouverons jamais trop sévère, car les intérêts de la défense nationale doivent primer tous les autres, sans que ces derniers puissent jamais être admis à récriminer, autant nous demeurons sceptiques sur le rétablissement insidieux de la vieille censure politique. Le gouvernement s'en est fait une alliée; il pourrait peut-être avoir quelque jour à le regretter. Anastasia est une personne dangereuse; il lui est arrivé plus d'une fois de se mettre dans l'œil ses allégoriques ciseaux. A force de les agiter, elle pourrait même finir par éborgner ceux qui s'en servent. Seuls, les amateurs de caviar lui garderont un souvenir reconnaissant; car, à une époque où « le caviar gris » devenait de plus en plus rare, elle les a, avec une prodigalité inlassable, approvisionnés de « caviar blanc ».

Deux journaux, qui ne sont cependant pas des journaux réactionnaires, ont eu particulièrement à souffrir des intempérances anastasiennes. *L'Homme Libre* (devenu d'ailleurs entre temps et contre-temps *L'Homme Enchaîné*) et *La Guerre Sociale*. L'autre jour, le premier publiait, de son directeur, un leader article d'une disposition typographique particulièrement curieuse: *J'ai reçu la lettre suivante*. Une demi-colonne de blanc. *Voici ce que j'y ai répondu*. Et deux colonnes « un peu là » répondaient fortement

QUELQUES TOILETTES DE GUERRE DE LA RUE DE LA PAIX

Dessin de Nam



à la lettre « pas du tout là ». La censure ne dédaigne pas la facétie!

Dans *La Guerre Sociale*, mieux encore; il y a quelques semaines, l'article de tête ne mérita jamais mieux son nom: la tête seule en était restée, le titre. En caractères gras, il annonçait *L'Éloge du grand Carnot*. Cet éloge se développait au cours de deux colonnes d'un blanc immaculé et, sous toute cette neige, la signature solitaire du panégyriste muet. La censure ne dédaigne pas l'ironie!

Rassurons les amis attardés de la liberté de la presse. Tous ces articles « échoppés » ont été pieusement mis en réserve par leurs signataires; ils paraîtront à leur heure, et alors ce ne seront peut-être plus les mêmes qui « échopperont. »

D'ailleurs, dans cette guerre formidable, l'esprit français, tout en s'inclinant devant ses devoirs, n'a jamais perdu ses droits. Dans ce pays merveilleusement doué et qui a le don de s'adapter instantanément à toutes les circonstances avec un tact, une souplesse et une mesure incomparables (là, pas de « made in Germany » à craindre), la gaieté est la forme même, la forme naturelle du courage. Le soldat qui va partir et qui a dans le cœur tant de tendresse pour ceux qu'il quitte évite l'attendrissement — qui pourrait diminuer la résistance — par une plaisanterie crâne — susceptible de l'augmenter. Sansrêflé-chir, spontanément, le Français réagit en belle humeur. La race a gardé en elle l'allégresse de son beau passé de victoires. Le mot qui chante clair ou qui sonne en gaieté est souvent aussi un alibi de l'émotion, qui a la pudeur de vouloir rester secrète.

On ferait un livre admirable — qui serait d'ailleurs un manuel d'héroïsme — avec les mots que nos soldats ont dits à l'heure du départ. On en a cité beaucoup; en voici quelques autres que j'ai entendus ou qui m'ont été rapportés. Ceux-ci sont de Paris. Ils méritent d'être recueillis. Ils fixent dans leur raccourci un moment unique de *la vie parisienne*; ils attestent, en outre, qu'à cette heure décisive Paris n'a eu qu'une âme, une âme fraternellement enthousiaste, où toutes les classes sociales se sont instantanément rapprochées et fondues. On devra se rappeler plus tard cette communion magnifique; elle est peut-être unique dans l'histoire de notre pays et de la grande ville.

Devant ma porte, un wattman d'autobus et un conducteur :

— Dis donc, si on ne se revoit pas avant, rendez-vous à Berlin.

— Où ça? c'est grand, c'te ville-là!

— Interdinlindin parbleu! (Unter den Linden, j'imagine), à gauche, en venant de France.

Un lignard secoue vigoureusement la main d'un de ces braves chasseurs, chers à Courteline, père de Lidoire : « Dis donc, si t'arrives là-bas avant moi, prends pas toutes les Gretchen. Laisse-m'en. J'aime la blonde. »

Sous le métro du boulevard de La Chapelle. Deux voyageurs... spéciaux.

— Ya pas, ça fait plaisir d'y aller. On va pouvoir descendre du pante à tire-larigot sans avoir des mots avec la préfetance.

— Y a ça d'abord. Et puis, c'est chatouillant qu'ça soit pour un chouette motif!

Sans doute, dans beaucoup de ces mots « peuple », la forme est triviale, mais le ton, mais le sentiment compensent. Pas une protestation contre le brusque changement d'existence, le risque, les souffrances et les privations éventuelles. Tout cela est accepté d'avance, avec entrain. La cause est si belle! Aucun effort, pas l'ombre de résignation. Les cœurs se donnent avec joie : ils ne se sacrifient pas. Et une telle certitude de vaincre les soulève!

Elle éclate dans cette anecdote charmante que l'on m'a contée dans les tout premiers jours de la mobilisation. C'est sur le quai de la gare de l'Est. Un sergent parle à quelques hommes. Une petite ouvrière le regarde avec admiration. Le sergent quitte ses hommes. La petite ouvrière s'approche de lui, et, en rougissant, l'aborde :

— Sergent!

— Mademoiselle! — Un silence. Elle n'ose pas. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Je voudrais... je voudrais vous embrasser.

Et elle s'approche. Mais le sergent, la tenant à l'écart d'un geste très doux, lui répond d'un seul mot qui remet à plus tard la récompense certaine :

— Après!

ROMAIN COOLUS.

Impressions d'une Parisienne qui n'a pas quitté Paris...



Je suis de celles qui « sont restées ». Ai-je donc fait preuve de tant de courage et de témérité? De grâce ne me faites pas plus brave que je ne le suis. Si je suis restée, je vous avouerai tout uniment que c'est un peu par entêtement, beaucoup par curiosité, surtout pour ne pas faire comme tout le monde. Étant femme, ces sentiments divers me sont familiers, et vous n'y trouverez point à redire.

Cependant j'ai eu à braver les douleurs d'une séparation. Eh oui! Il est parti le 2 septembre. Cet *il* que chacune de nous — ou presque — a dans son cœur, m'a quittée pour faire son devoir... car son devoir l'appelait à Bordeaux. Il occupe, en effet, dans un de nos ministères une situation distinguée. Je fus donc l'accompagner à la gare. Départ lugubre; c'était de nuit; plusieurs trains étaient rangés sur les voies, et chacun d'eux était muni d'une immense pancarte : *Affaires étrangères, Intérieur, Justice, Guerre, etc.* Chose curieuse, tout le monde fut plus qu'exact, et il n'y eut pas de retardataires. Sans doute l'habitude du bureau! Tout cela se passait dans un recueillement morne, mais sans confusion. J'assistai cependant à un phénomène commun à vrai dire à tous les départs, mais qui parut plus perceptible encore ce jour-là : ceux qui restaient semblaient infiniment plus tristes et plus désolés que ceux qui partaient. Peut-être ces derniers avaient-ils pris leur parti d'une séparation si cruelle. Quelques-uns mêmes — à coup sûr pour le désir qu'ils avaient d'abrèger des adieux douloureux — s'inquiétaient vivement de savoir dans quel ordre partaient les convois et si celui qui les emmenait ne devait pas prendre la tête. Et les derniers à partir semblaient concevoir quelque ennui — d'ordre sentimental certainement.

Enfin un coup de sifflet retentit; la première des locomotives s'ébranla; les figures derrière les portières parurent heureuses de voir mettre fin à tant de déchirements et quelques voix encourageantes et rassurées prononcèrent à l'envi ces mots : « Bon courage! », dernière marque de tendresse qui nous était adressée, à nous les demeurantes, tandis qu'un amical signe de la main nous maintenait obligeamment en confiance.

Paris, les temps précédents, regorgeait de charité et il était difficile de faire un pas dans une rue ou sur les boulevards sans y rencontrer quelques-unes de ces saintes dames ou quelques-uns de ces nobles gentilshommes qui ont résolu, avec tant de cœur, de se dévouer aux blessés et portent en un brassard distinctif une croix rouge sur fond blanc. Il paraît que le dévouement était tel qu'on dut le restreindre. Et c'est sans doute à cette mesure que nous dûmes — après le 2 septembre — de rencontrer dans les rues et sur les boulevards infiniment moins de brassards à croix rouge sur fond blanc. Peut-être



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



NOTRE ENNEMI!

L'Empereur Guillaume II et son état-major, quittant en morne procession un des champs de bataille de la Lorraine.



DES RUINES ÉLOQUENTES

La mairie de la petite ville de Laheyourt (Meuse).



SUR LE FRONT

Eclaireurs cyclistes, pendant la bataille de Longuyon.



NOS ALLIÉS A QUATRE PATTES

Les braves chiens belges, naguère attelés aux voitures de laitiers, traînent aujourd'hui des mitrailleuses.

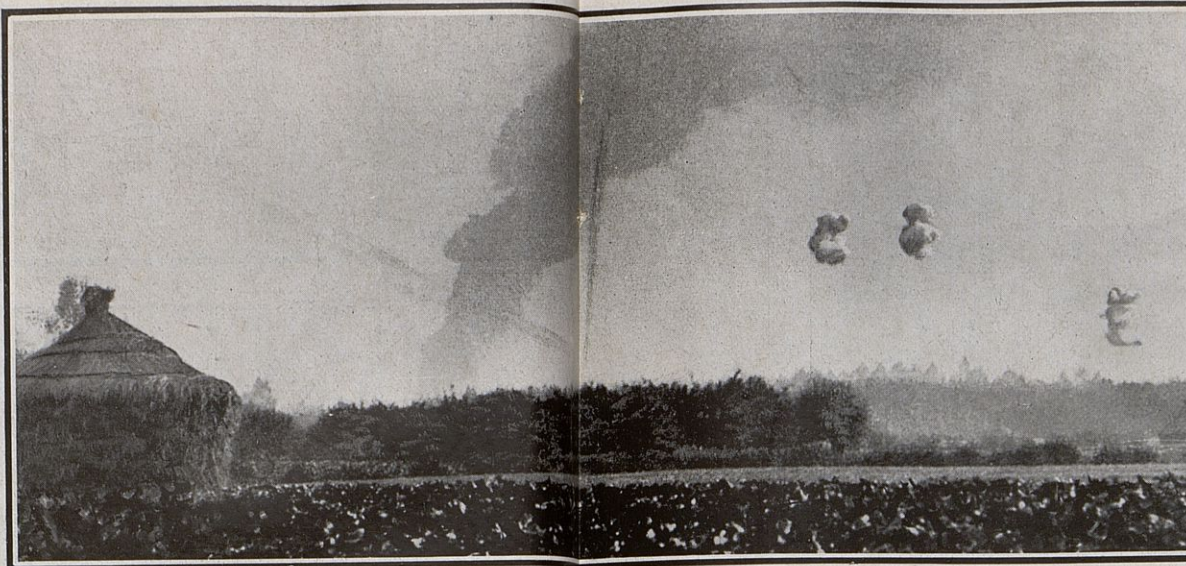


Un convoi de prisonniers allemands escortés par des goumiers marocains.



EN FRANCE OU A POMPEI?

Ce qu'il reste du village de Sommeilles, dans la Meuse.



UNE BATAILLE VUE PAR-DESSUS UNE HAIE

La fumée des incendies, les flocons noirs des fus, voilà souvent tout ce qu'on voit d'une bataille.



LA GUERRE EN AUTOMOBILE

Une auto-mitrailleuse belge en reconnaissance en avant de la ligne de feu.



L'HEURE DE LA SOUPE

Un détachement d'infanterie belge préparant le repas du soir, après une journée de combat.



LES HÉROS DE DIXMUDE

Nos fusiliers marins traversant Furne, pour se rendre sur la ligne de feu.



Le passage de l'Yser par l'infanterie belge.



UNE VILLE QUI N'EST PLUS QU'UN TOMBEAU

Le village de Clermont-en-Argonne que les Allemands ont bombardé avec acharnement.



LES RAVAGES DE NOTRE « 75 »
La route, dans les dunes, entre Nieuport et Middelkerke.



LES RUINES DE LOUVAIN
Témoins muets du crime inexpiable des Vandales.



L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE BRITANNIQUE
Une batterie d'artillerie anglaise allant prendre position sur les collines entre Ypres et La Bassée.



EN ROUTE VERS LE FRONT
Un prêtre belge traversant les rues de Furnes.



UN REPOS BIEN GAGNÉ
Soldats belges campant au creux d'une meule, près de Dixmude.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

accueille avec reconnaissance la collaboration de ses Lecteurs. Tous ceux qui ont eu ou auront l'occasion de prendre des photographies curieuses concernant la guerre, sont invités à nous en envoyer une épreuve aussi nette que possible. Les photographies que nous reproduirons seront payées à leurs auteurs, au prix minimum de 10 francs, et davantage suivant l'intérêt et la qualité du document. Tous les envois doivent être adressés à Monsieur le Directeur de "La Vie Parisienne", 29, rue Tronchet, et chaque photographie devra porter écrite, au dos, l'indication de ce qu'elle représente ainsi que le nom et l'adresse bien lisibles de son auteur.



F. Falisano

aussi d'aucuns ambulanciers et d'aucunes ambulancières eurent-ils que les formations sanitaires ou du moins ceux qui les composaient avaient le devoir de suivre le gouvernement loin de la capitale, pour être plus près des ordres à recevoir?

Pour toutes ces raisons de départ à outrance, Paris devint une ville de tout repos, du moins à certain point de vue. L'esprit des maris pouvait être quiet sur le front (et sur le leur, dirait Curonsky). Celui des amants aussi. L'objet de leur tendresse l'eût-il souhaité, qu'il ne pouvait courir la moindre aventure. Et, en effet, en ce mois de septembre, les heures de quatre à sept, si

perverses, étaient devenues de braves petites heures comme les autres : calmes, avec — au fond — beaucoup d'angoisse. La vertu des parisiennes ne pouvait plus rencontrer de danger qu'auprès de nos alliés. Mais il leur était loisible cependant, pour le peu qu'elles pratiquassent de vertu, de refuser le cœur d'un officier de S. M. Britannique, aussi galamment qu'il leur était offert : ce n'était pas matière à diminuer la chaleur de l'alliance.

On s'habitue à tout. Aussi m'étais-je accoutumée à voir les magasins fermés, les rues sans voitures, les trottoirs sans piétons. On avait l'impression que Paris était à soi tout seul : un Paris calme, doux, confiant, qui souriait sous ses grands

beaux ciels : des ciels dont les nuages roulaient, roulaient, et qui semblaient garder le reflet des choses tragiques d'ailleurs.

J'allais par les rues tout le long du jour. Je marchais, moi qui d'habitude trouve l'avenue de l'Opéra bien longue quand il me faut la suivre à pied. Je compris dès lors tout le charme du footing.

Cependant, j'arrive certain après-midi place de la République. En plein peuple! Le vrai, le brave peuple de Paris qui, la veille, avait entendu le canon tonner toute la journée sans se troubler le moins du monde, et qui, à cette heure, faisait la nique aux « taubes ». Ah! je vous prie de croire qu'il n'était pas désert ce Paris là, et pas davantage fiévreux. Les braves gens! Et comme je les aimai de tout mon cœur! Tout le monde, naturellement, avait le nez en l'air ainsi qu'il était de mode à cette époque là. Je m'étais arrêtée sur le bord d'un trottoir auprès de la petite voiture d'un marchand de noix, pour regarder l'avion du jour.

— C'est un Français! » dis-je. — « Un Français, un Français! faudrait voir! » bougonna le bonhomme. « Y a pas de danger », reprit-il « les Français s'reposent. C'est ben plutôt un Allemand! » — « Ben alors! si t'es si sûr que ça que c'est un Allemand » s'écria un

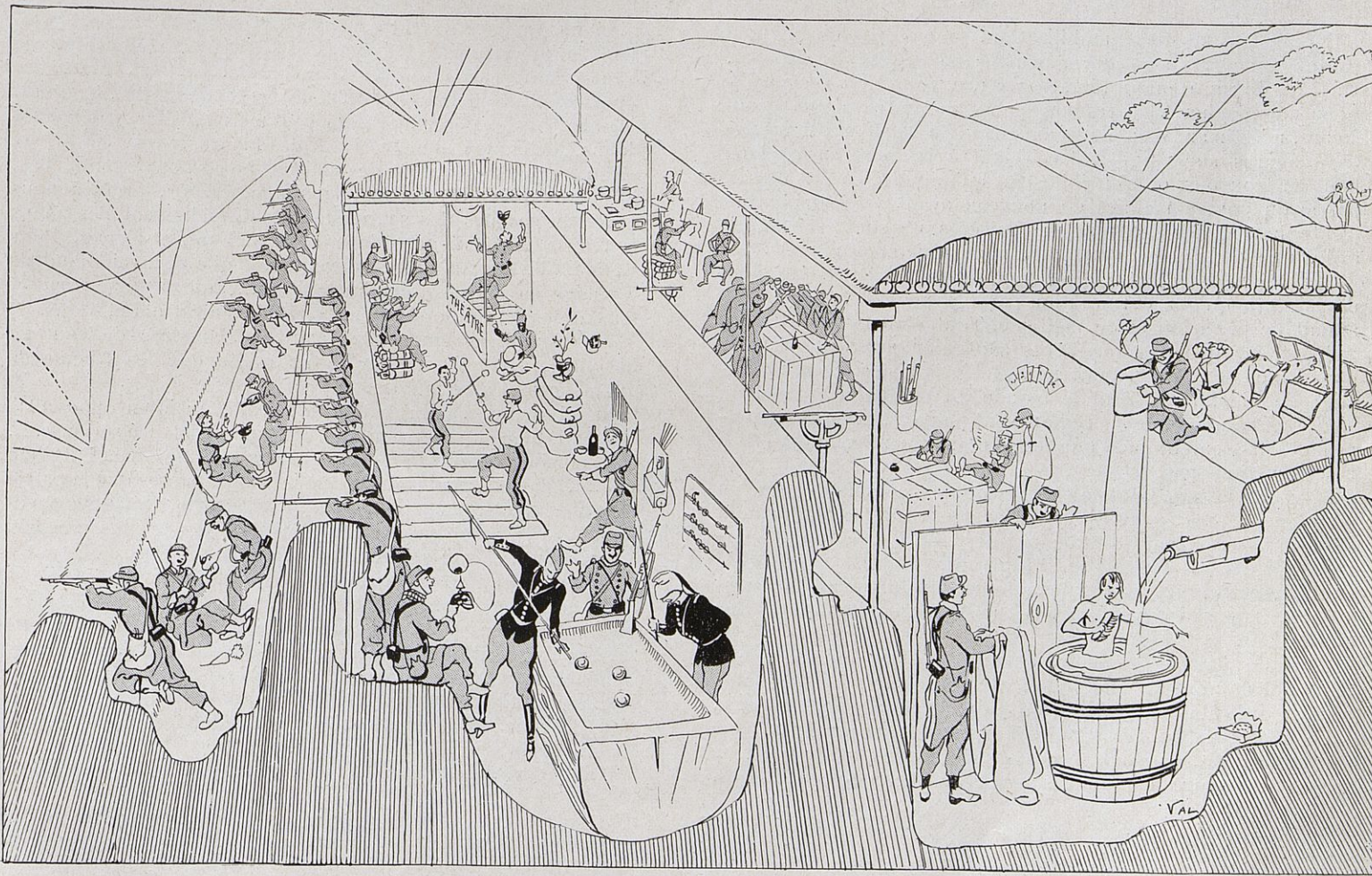
gosse avec fureur, « qu'est-ce que t'attends, feignant, pour lui coller tes noix sur le caillou? »

Quel amour ce gosse!... N'est-ce pas, marquise?



POMPON.

LA GUERRE DES TAUBES ET DES TAUPES



UNE TRANCHÉE MODÈLE (Système Joffre, breveté S. G. D. G.)



LE JOURNAL D'UN COMBATTANT

Toute littérature est fade et creuse comparée aux griffonnages hâtifs, crayonnés par nos soldats, sur leur sac, dans le coin d'une grange ou d'une tranchée. Voici, transcrit sans y changer un mot, le journal que nous a envoyé du front, un de nos amis, télégraphiste du génie. C'est l'histoire de toute l'histoire de la guerre que ces notes résument en visions rapides, d'une émouvante sincérité.

M..... (Ardennes), 19 août 1914.

Mon cher ami,

Ayant un moment de loisir, j'en profite pour te donner de mes nouvelles.

Convoqué immédiatement et sans délai, je me suis rendu à R..., où était rassemblé le ... régiment de génie. Après avoir été équipés tout de neuf, on nous a embarqués dans des wagons à bestiaux, heureusement bien garnis de paille; et alors a commencé un voyage extraordinaire de trois jours, dont il serait trop long de raconter les fastidieuses péripéties. Heureusement qu'aux gares importantes, des jeunes filles viennent nous offrir un tas de bonnes choses, des fruits, des confitures, du vin, etc., etc.

A V....., dans la Marne, commence pour nous l'état de guerre. Le jour, la nuit, nous construisons des lignes téléphoniques pour relier les différentes unités du ... corps d'armée, auquel j'appartiens. Pas une minute de repos. Nous utilisons, dans la même journée, tous les moyens de locomotion : auto, voiture, cheval, bicyclette... sans compter nos jambes. Il faut aller vite et, comme nous avons le droit de réquisitionner, nous en profitons pour nous servir de tout ce que nous trouvons.



Depuis le jour de la mobilisation, je n'ai pas quitté mon pantalon. Les lits sont devenus pour moi choses inconnues. Un talus de route ou un fond de voiture, voilà tout ce que j'ai pour me coucher. Je dors par petits morceaux d'une demi-heure, m'estimant bien heureux quand le total arrive à faire trois heures sur vingt-quatre. Quant à la nourriture, quand nous en trouvons, on s'en colle tant qu'on peut, car on ne sait pas si on pourra manger de nouveau avant vingt-quatre ou trente heures. Mais ces petites misères ne sont rien; nous avons une vie si active que c'est à peine si je m'en ressens.

Les choses ont été très bien conduites. Je t'assure que je ne croyais pas qu'une organisation pareille pouvait se faire avec autant de précision et de méthode. Tout était admirablement préparé. Les troupes régulières sont bien nourries et leurs étapes bien comprises. Pour nous, télégraphistes, il est impossible de mieux faire. Tout le monde est content et y met du sien. Les habitants de la région sont pauvres, mais assez prévenants. Ils sentent bien que les Prussiens seraient déjà ici, si nous n'y étions pas.

Hier, j'ai vu une centaine de prisonniers allemands que l'on embarquait. Ces pauvres types avaient l'air complètement ahuris : ils crevaient littéralement de faim. Un de leurs lieutenants qui parlait français a dit à un officier de chez nous qu'il était persuadé que, dans quinze jours, les Allemands seraient à Paris. Dans sa situation, il avait un certain aplomb de parler ainsi!

Ce matin, j'ai vu descendre à coups de fusil un aéroplane allemand monté par deux officiers : c'est le cinquième ou le sixième qui subit pareil sort, rien que pour notre corps d'armée.

Les aviateurs Boches sont réellement courageux. Pour voir quelque chose, ils sont forcés de descendre assez bas, car toutes les voitures cantonnées sont recouvertes de branchages.



Nous sommes maintenant à la frontière belge et je crois que nous allons entrer en Belgique ces jours-ci.

S..... (Marne), 13 septembre.

Mon cher ami,

De M....., dans les Ardennes, nous sommes allés en Belgique. C'était une vraie ballade militaire. De Prussiens, pas de traces, à l'exception de quelques détachements de cavalerie. Hélas! notre tranquillité devait être de courte durée...

Tout à coup, à B..... (Luxembourg belge), le canon se fait furieusement entendre. Nous avons une telle confiance dans notre armée, que pas un de nous ne soupçonna que les nôtres étaient tombés dans une embuscade. Mais voilà que passent, en trombe, des chasseurs à cheval qui nous crient l'ordre de faire demi-tour et de nous replier à toute vitesse, à 30 kilomètres en arrière. Nous restons figés de stupeur! Puis nous obéissons. La nuit arrive, et c'est dans une pleine obscurité que nous revenons sur nos pas. Comme nous avons fait déjà 25 kilomètres, au bout d'une trentaine nous nous arrêtons exténués (25 + 30 = 55) dans un village. A peine les habitants de ce village belge nous

voient-ils, qu'ils devinent ce qui s'est passé. Ils attèlent vivement leurs voitures, et femmes et enfants s'enfuient vers la France, car ils savent que les Allemands massacrent tout. Notre détachement (50 hommes, 2 officiers), reste donc seul, à minuit, dans un village désert, avec la perspective d'être pris par les uhlands. A chaque instant, arrivent des fuyards.

Nous organisons autour des maisons un cordon de sentinelles, puis nous nous blottissons dans une grange, prêts à nous porter au secours des sentinelles. Continuellement des coups de feu se font entendre dans la nuit. Fausses alertes. Pour comble, une femme, qui est devenue folle de peur, circule dans le village en poussant des hurlements... Enfin le jour parut et nous fûmes tout étonnés de nous retrouver vivants et libres.

Nous ignorions que notre artillerie, superbe de courage discipliné, avait pu arrêter la poursuite que les Allemands commençaient à nous faire.

Quand même, il fallut battre en retraite, mais en opposant à l'ennemi, bien supérieur en nombre, une résistance sérieuse.... C'est ainsi qu'en quinze jours, nous descendîmes de la Belgique à R....., dans l'Aube. Nous commençons à penser que la partie était bien compromise pour nous. Partout les habitants des villages fuyaient en emportant sur des carrioles le plus précieux de leur avoir. Leur sort était infiniment plus triste que notre propre situation, car, au bout de deux ou trois jours, les femmes et les enfants ne pouvaient plus marcher et mouraient de faim. Nous partagions avec eux notre maigre pitance, mais quelle misère et que de larmes! Il faut avouer que ces pauvres gens avaient raison de s'enfuir, car les Allemands, qui nous suivaient à quelques kilomètres, mettaient le feu partout après avoir tout pillé. Le soir, on reconnaissait l'emplacement des villages aux leurs des incendies.

D'autres victimes de la guerre, ce sont les pauvres



chevaux. Je ne parle pas de ceux qui sont tués par les balles ou les éclats d'obus; ceux-là on en voit partout en train de pourrir le ventre gonflé, ce qui fait qu'ils arrivent à reposer sur le dos, levant vers le ciel leurs quatre jambes. Non, je veux parler de ceux qui tombent fourbus: on les voit vaciller, un instant, sur leurs pattes, puis, d'un seul coup, ils s'effondrent. Pour les sauver, il suffirait de pouvoir les laisser reposer un jour ou deux, en les nourrissant bien; mais le temps presse et, pour que les Allemands ne puissent les utiliser, dès qu'un cheval s'abat, un cavalier descend de selle et pan! dans l'oreille, lui décharge sa carabine. Les chevaux tombés sont remplacés par ceux qu'on peut trouver dans les villages, ou bien on dételle ceux des émigrants qui passent. C'est leur retirer leur seule chance de salut, mais la défense du pays l'exige, et tous le comprennent.

A Ch....., nous espérions que les Allemands allaient nous lâcher, car nous descendions franchement vers le Sud, mais ils continuèrent à nous poursuivre, espérant nous envelopper. Heureusement, à R..... nous reçûmes d'importants renforts, qui nous permirent de reprendre l'offensive. Une bataille formidable s'engagea dans les environs du camp de Mailly. Pendant huit jours, le canon ne cessa de tonner. C'était un enfer. Des blessés circulaient partout, exhibant leurs plaies épouvantables; quand aux tués, ils restaient sur le terrain...

Enfin, les Allemands durent reculer, d'abord en bonne ordre; puis, petit à petit, ce fut la déroute, et depuis trois jours nous les poursuivons jour et nuit l'épée dans les reins. Ils abandonnent tout et nous trouvons un tas de choses curieuses; quel malheur que nous ne puissions pas nous embarrasser, car il y aurait de quoi monter un véritable musée.

Malheureusement, ils font le désert en reculant; rien, rien ne nous est laissé comme nourriture, et tous les puits, toutes les sources sont empoisonnés par les animaux en putréfaction...

Voilà, mon cher ami, le compte-rendu des événements depuis ma dernière lettre; ils peuvent se résumer en un seul mot: Marcher... Bien entendu, les chemins de fer n'existent plus et, comme les chevaux sont pris par l'artillerie, c'est avec nos jambes que nous avons accompli toute cette effrayante randonnée.

S... 26 septembre.

Voilà huit jours que nous piétons dans la même région. Pareille chose ne nous étant jamais arrivée, les jambes commencent à nous démanger. La cause: messieurs les Boches se cramponnent tant qu'ils peuvent à leurs positions. Toutefois, petit à petit, nous les forçons à déloger.

Je suis aujourd'hui au poste de l'État-major: j'en profite pour causer avec toi, car j'ai le « cafard »...

C'est une vraie guerre de siège que nous faisons. Les Boches, je te prie de le croire, s'y entendent à faire des tranchées! Les leurs sont de véritables travaux de terrassement. Imagine-toi un fossé de 1m50 de profondeur sur 1 mètre de largeur: à mi-hauteur, une banquette de terre est ménagée pour permettre aux hommes de voir étant assis; puis, sur le dessus, formant toiture, des portes ou des persiennes arrachées à des maisons, et sur lesquelles on a entassé 30 centimètres de terre et des branchages de sapin. Tu penses comme il est difficile de prendre une position défendue par cinq ou six lignes de pareilles tranchées. Les canons eux-mêmes sont dans des trous semblables.

Depuis huit jours, nous étions les uns en face des autres sans nous faire grand mal, quand, ce matin, à quatre heures, ils sont sortis tout d'un coup de leurs positions et, soutenus par une artillerie très nombreuse, ont essayé de nous percer. Ah! quel réveil, quand éclatèrent au-dessus de nos têtes cent cinquante ou deux cents shrapnels! Nous nous attendions si peu à la chose que nos premières lignes, surprises, se replièrent un peu en désordre. Pendant deux heures, ce fut un combat épouvantable, où les charges à la baïonnette se succédaient de part et d'autre sans interruption. Heureusement que notre général est très énergique: vers midi l'offensive des Boches était arrêtée

et ce fut à nous de les faire reculer jusqu'à leurs premières positions. Ils finirent même par se débander, notre artillerie les massacrant littéralement. Nous reprîmes tout le terrain perdu, et fîmes un millier de prisonniers. C'est donc un brillant succès! Aussi, ce soir, tout le monde est-il heureux...

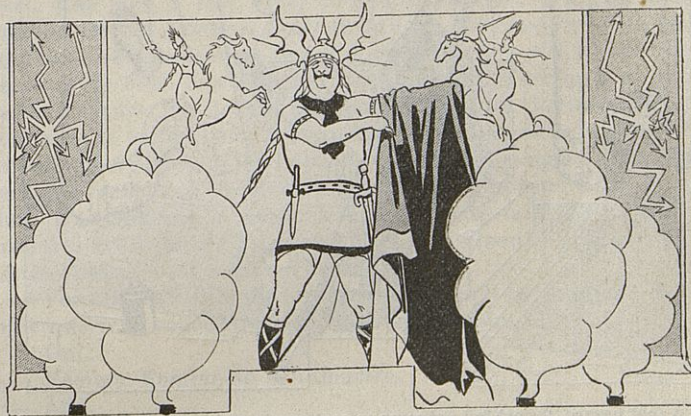
Comme j'étais aujourd'hui de service à l'État-Major, j'ai vu défiler, toute la journée, des prisonniers allemands. Ils ne sont pas trop fâchés d'être pris une fois qu'ils sont sûrs qu'on ne leur fera pas de mal. On a amené un Polonais. Il suppliait qu'on lui permit de combattre avec nous. Il a donné tous les renseignements qu'on voulait. Il paraît qu'il était très malheureux avec les Prussiens qui le traitaient de « sale Polonais ». On a répandu le bruit dans l'armée allemande que nous fusillions tous les prisonniers; sans cela, je suis persuadé que beaucoup déserteraient. On leur a fait croire aussi qu'ils étaient à quelques kilomètres de Paris, et lorsque je leur montre sur une carte le chemin qu'ils ont réellement parcouru, ils sont très étonnés et presque tous avouent qu'ils sont « kaput ». Ils sont les premiers à rire lorsqu'on leur dit: « Wilhelm kaput! »

Une chose bien caractéristique: quand un fantassin se voit sur le point d'être capturé, il jette son casque à pointe et le remplace par une espèce de petit calot en forme de béret. Ils sentent que le casque à pointe les rend antipathiques.

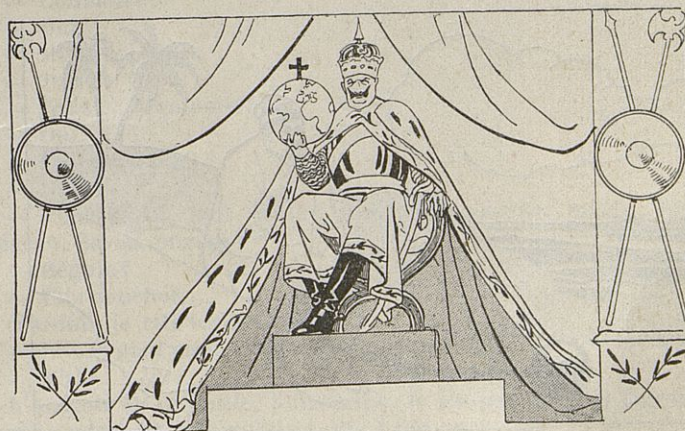
(La suite au prochain numéro).

HABITS A VENDRE

*Cadet Roussel a trois habits,
Guillaume en avait trente-six,
Mais aujourd'hui-z'il ne lui reste
Pauvre Guillaume qu'une veste...
Ah! ah! ah! oui vraiment!
Le Kaiser n'est pas content!*



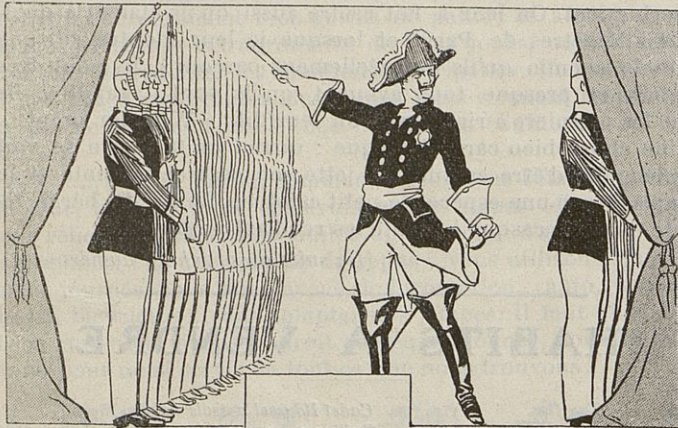
Le Kaiser a voulu s'affubler, sur le théâtre du monde, de la défroque de Thor, dieu du tonnerre.



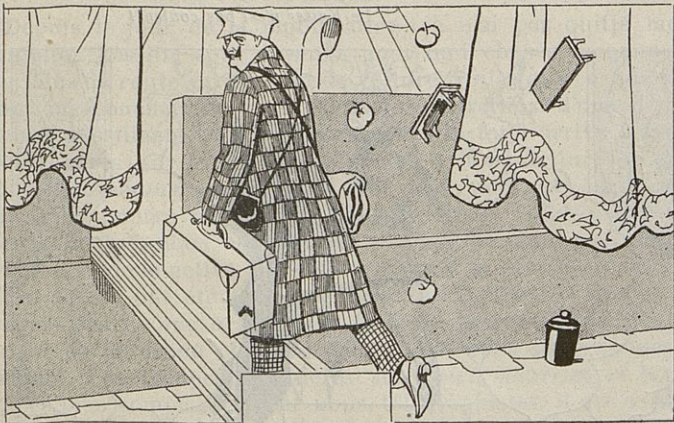
Il s'est dessiné un costume d'Empereur du Monde (doublé avec la peau de l'ours russe).



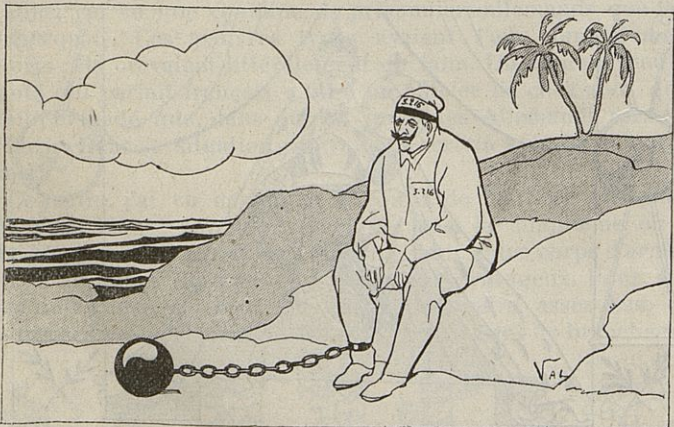
Il a même essayé une redingote grise de coupe française, qui jadis a produit quelque effet à Berlin.



Il a fait rapetisser à sa taille l'uniforme du grand Frédéric.



A tout hasard, il s'est fait préparer un costume de voyage pour aller faire un tour dans ses propriétés d'Amérique.



Mais le seul costume auquel il n'ait pas pensé est celui qui lui conviendrait le mieux et pour lequel les Alliés sont en train de prendre ses mesures.

CHOSSES ET AUTRES

L'Institut de France travaille comme si de rien n'était. Il n'y aurait rien de changé, si le calorifère, qui ne chauffait guère avant les hostilités, n'avait pris décidément le parti de ne plus chauffer du tout. L'autre jour, tandis qu'un de ces messieurs lisait une communication charmante sur le mariage d'Hector, tous les auditeurs ont défilé un à un. Étonné de n'entendre plus un éternement ni une toux, le lecteur a levé les yeux de dessus son papier : la salle était vide. Seule M^{lle} C.c.l. S.r.l; de la Comédie Française, avait tenu bon. Elle était emmitouffée des pieds à la tête, et ainsi nous avons pu constater que son fourreur n'est pas allemand, ni autrichien ou hongrois, et que ses zibelines ne sont pas sous séquestre.

À l'Académie française, les séances ont un aspect plus particulièrement militaire. Le directeur en exercice, M. Marcel Prévost, est officier de réserve. Il accomplit consciencieusement son double devoir et ne manque pas un jeudi. Il préside en uniforme. Les Immortels s'occupent du Dictionnaire, mais ils s'intéressent davantage au « communiqué ». Monsieur le Directeur le lit à haute voix, quand trois heures sonnent, et ensuite on le commente. Ces messieurs feraient bien aussi de le corriger, s'il était encore temps : il est probable que certaines erreurs de grammaire nous seraient épargnées, comme celle de lundi, où il y avait plusieurs degrés au-dessous de zéro, et où l'on nous a fait savoir que « la journée en Argonne avait été des plus chaudes ».

En dépit de la concorde exemplaire qui règne depuis dix-huit semaines entre tous les Français, les Quarante, même réduits à une douzaine, se chamaillent bien encore quelquefois. Ceux qui sont restés fermes au poste depuis le commencement de la guerre, ne pardonnent pas à ceux qui ont cru devoir prendre le large en septembre.

— Pourquoi me faites-vous la tête? Je suis resté, moi! disait l'autre fois, à un historien, un auteur qui ne s'est éclipsé, en effet, que cinq ou six jours.

— Vous n'êtes pas *très resté*, répliqua l'impitoyable historien.

Les Immortels ont une légitime admiration pour l'héroïsme des Belges. Afin de la témoigner, ils se sont avisés qu'ils pourraient bien, le cas échéant, offrir un des innombrables fauteuils vacants à M. Maurice Maet.r.l.nck. Il a tous les titres académiques, mais il est Belge, et ne saurait cesser de l'être dans les circonstances présentes. Il cesserait d'ailleurs, du même coup, d'être désiré par l'Académie. Or seuls les Français sont académisables. Cette situation est contradictoire et incommode. Pour tirer d'embarras l'Académie française, M. Ma.t.er.l.nk a fait un beau geste, mais de ceux que les Immortels n'aiment qu'à demi : il s'est empressé d'offrir « son » fauteuil à M. Emile Verh..ren. L'auteur d'*Hélène de Sparte* n'a pas encore fait savoir s'il acceptait. Verrons-nous M^{me} Ida Rub.nst.in aux séances publiques? Elle y pourrait apprendre beaucoup.

Le plus martial des académiciens est encore M. Alfred Mézi.res. Il est parti, mais non pour le Midi : pour le Nord! Il savait fort bien ce qu'il risquait; et depuis trois mois il est quasi-prisonnier de guerre dans sa petite propriété de famille aux environs de Longwy. C'est assez beau!

Doit-on le dire?

La Vie Parisienne ne se flatte pas d'être plus heureuse que les autres journaux. Tous ont essayé de raconter l'histoire (j'espère que je ne me fais pas comprendre), et tous ont été passés au caviar blanc. Non pas tous : un seul — que je ne nommerai pas — a trouvé moyen de publier la nouvelle, mais déguisée en littérature d'imagination. Simple question de mise en pages. La C... (soyons discrets!) a transposé le feuilleton et les faits-divers, et relégué ceux-ci au rez-de-chaussée. Les C..... n'y ont vu que du feu. Mais la C... annonçait une suite au prochain numéro : cette suite n'a jamais paru!

Doit-on le dire encore?

Le héros de la mésaventure que je n'essaie pas de raconter, qui vient d'obtenir quelque chose, à quoi je ne ferai aucune allusion, sollicitait le mois dernier autre chose, qu'il n'a pas obtenu — ouf! Furieux de cet échec, il fit dire au personnage fort en vue qui en était cause, que ce personnage aurait affaire à lui.

— J'aime mieux avoir affaire à lui qu'à sa femme, répondit le...

Un peu plus, je le nommais. Non, il est vraiment trop difficile de raconter des histoires par le temps qui court!



N'est-ce pas lord Seymour qui, frappant du bout de sa canne la première marche du perron de Tortoni, disait : « Ici est le centre du monde »?

Si ce n'est pas lord Seymour, c'est un autre. C'est du moins un Anglais. L'ancien Tortoni est devenu un magasin de chaussures. Le perron subsiste, mais le centre du monde ne peut pas être à la devanture d'un bottier. Il s'est toutefois déplacé aussi peu que possible. Il se trouve présentement devant un autre cabaret, voisin de la Madeleine, où depuis le premier jour de la mobilisation le Tout-Paris se donne rendez-vous.

Et il n'est que temps de fixer, pour les historiens futurs de notre époque, le souvenir de ce tout petit Tout-Paris des premières semaines de la guerre. Qu'il nous a paru intime et agréable! Il rappelait aux septuagénaires « cette charmante petite exposition universelle de soixante-sept » comme disait le pauvre Lemaitre. Quel aimable sans-façon! La tenue était négligée, par une sorte de convenance, incorrecte par correction. Pas un smoking. Matin et soir le veston, ou même le costume de sport, cols mous et poignets doubles. Ou bien des essais d'uniformes, plus ou moins de fantaisie. M. Fr.nc.s de Cr..ss.t a changé trois fois la coupe de sa vareuse. Quant à ces dames, elles faisaient scrupule d'exhiber aucun bijou. Elles cachaient même leur collier de perles, comme Nijinsky à la ville. Elles ne savaient comment se mettre, n'ayant que des robes trop décolletées. Elles portaient de petits tailleurs décents, le même tous les jours, sous prétexte que les malles n'en finissaient pas de revenir de Deauville. Elles faisaient élargir les jupes, trop serrées aux hanches, recoudre les fentes par devant ou de côté, et se résignaient à nous dérober la vue de leurs jambes.

Le moment gai était celui de la douloureuse. La plupart des clients notables étaient un peu gênés par le moratorium. Ceux qui n'avaient pas le moindre dépôt en banque étaient gênés comme à l'ordinaire. Alors, on faisait ce qui s'appelle « une ardoise » chez le marchand de vin. Il n'y a pas d'ardoise, naturellement, chez L.... Le maître d'hôtel, sans illusion, présentait l'addition discrètement pliée sur une assiette; mais il présentait en même temps un crayon; et le client, ou la cliente payait le pourboire en espèces, mais réglait le principal d'une signature. Les habitués se guignaient de l'œil. Un tel paie-t-il? Signe-t-il? Un tel ne payait presque jamais et signait presque toujours. Mais la comtesse de avait dans son réticule un crayon d'or pour parapher son addition.

Puis les mauvais jours sont venus, et beaucoup d'habitués s'en sont allés signer ailleurs. On a fermé une salle sur trois, puis deux salles, et la dernière était encore trop vaste pour les quelques fidèles, qui signaient plus que jamais.

Ils feront honneur à leur signature, et garderont à l'hospitaller cabaret une reconnaissance qui ne finira pas avec la guerre. C'est ainsi que se font, ou que se maintiennent les grandes maisons, et c'est ainsi qu'on devient « le centre du monde ». Un des rares qui sont restés sous les Taubes a fondé « le dîner des parisiens et des parisiennes qui n'ont pas f... le camp ». Il va sans dire que ce dîner ne saurait avoir lieu que chez L....

Un beau matin, une hirondelle est revenue, puis une autre.

On a rouvert deux salles, puis les trois. Maintenant, on regrette qu'il n'y en ait pas quatre, et les retardataires sont réduits aux cabinets particuliers. La phrase qu'on entend le plus souvent est : « Vous me donnerez du pain grillé », comme jadis : « Est-ce que le brie est bon? » Il y a plus d'animation qu'en août. Il y en a même trop. Ce n'est plus cela. Le diapason des voix a monté. Les colliers de perles ont reparu. Le smoking

est toléré; il sera bientôt de rigueur. Nous ne sommes plus entre nous. Des passants nous chipent nos tables. Ces messieurs de Bordeaux, qui viennent voir de temps à autre si Paris est toujours à sa place, ne veulent pas entendre parler de dîner ailleurs que chez L.... On y rencontre ceux qui sont ministres, ceux qui le seront, ceux qui ne le sont plus, ceux qui devraient l'être. M. Ar.st.d. Br.nt fait partie avec M. Lou.s B.rth.u, et M. Arth.r M.y.r salue cérémonieusement M. D.nys C.ch.n.



Un à un les autres restaurants ont entre-bâillé, puis rouvert leurs portes, et voilà maintenant qu'on leur permet de ne les fermer qu'à dix heures. Quelle fête! Nous allons donc pouvoir dîner un peu tranquilles, et nous ne serons plus expulsés de l'Esc....., avant le café, par les terribles sergots de la rue Montorgueil. Nous ne serons plus obligés de bousculer la sévère M^{me} Lec....

— Eh bien, M^{me} Lec...., et ce faisane? Il est neuf heures dix! Est-ce qu'on ne va pas bientôt m'apporter ce faisane?

(Il s'agit bien entendu d'un faisane congelé.)

— Non, monsieur, on ne va pas vous l'apporter! On vous l'apportera quand il sera prêt, pas avant!

Sait-on que M^{me} Lec...., plutôt que de servir un rôti qui n'était pas à point, s'est mise en retard de trois minutes, le mois dernier? Oui, elle a fermé l'Esc... trois minutes après l'heure réglementaire, et elle a eu, pour ce motif, quatre jours de « boîte »!



Chez Gr.ff.n, rue d'Antin.

Des Anglais. Beaucoup d'Anglais. Dîner khaki. Et les Parisiens qui sont là, les regardent, selon l'usage, avec une admiration mêlée d'attendrissement.

Dans le petit coin, vis-à-vis la fenêtre, un splendide garçon, l'uniforme un peu fripé, mais les mains si nettes, et rasé de frais, dine tête à tête avec une petite femme. Il a l'air bien content, un peu honteux (que dirait lord Kitchener?) — un peu honteux, mais tellement fier que c'est comme s'il n'était pas honteux du tout. Seulement, ce qui le gêne, c'est qu'il ne sait pas le français. Il a devant lui, sur la table, un dictionnaire de poche, et il le feuillette continuellement. La petite femme est très bavarde et ne lui laisse pas le temps de manger. Il fait sa version. Et malgré le dictionnaire, il ne comprend rien, rien, rien. D'autant que la petite femme, pour se faire mieux comprendre, croit devoir lui parler nègre. Poliment, il répond par monosyllabes, tout à fait au hasard.

— Vous savez? (Elle dit « vous » parce qu'il est anglais.) Mon amie que vous rencontrerez avec moi l'autre soir....?

— Oui.

— Femme. Femme de Montmartre.

— Ah!

— Montmartre... Vous connaissez?

— Ah! Montmartre... oui oui!

— Connaissez?

— Oui.

— Montmartre?

— Je dis : Oui.

— Jolie?... Mon amie?

— Oui.

— Elle vous plaît?

— Non.

— Vous savez, faut pas s'y fier. Elle gentille, mais... Pas bégain. Savez, bégain?

— Bégain?

— Elle coucher...

(Pardon, je cite textuellement.)

— Elle argent pour coucher avec monsieur.

— Ah!...

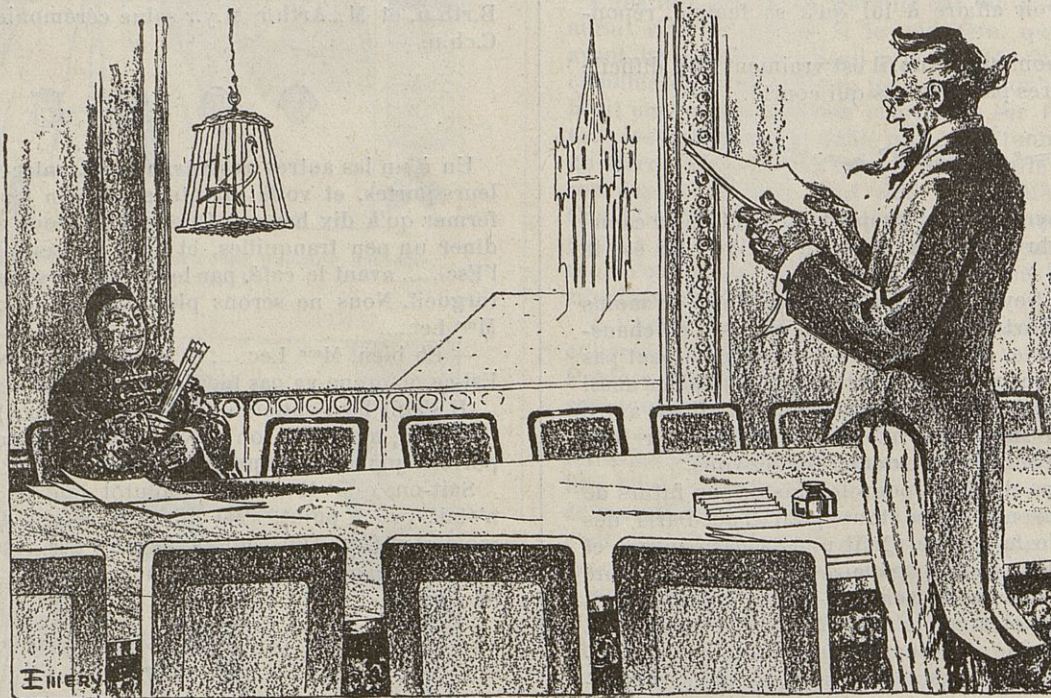
L'Anglais se recueille, longtemps. Il n'a pas du tout l'air de comprendre. Et puis, subitement, il fait explosion :

— Oh!... Une grue?

Mais il faudrait l'accent!

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

Sous ce titre, nous reproduirons chaque semaine quelques-uns des meilleurs dessins que les événements actuels ont inspirés aux caricaturistes étrangers, et qui reflètent d'une façon très intéressante l'opinion des diverses nations à l'égard de l'Allemagne et de la France.



LE PROCHAIN CONGRÈS DE LA PAIX

(Judge, de New-York.)



L'INDEMNITÉ DE GUERRE DE LA BELGIQUE

(Life, de New-York.)





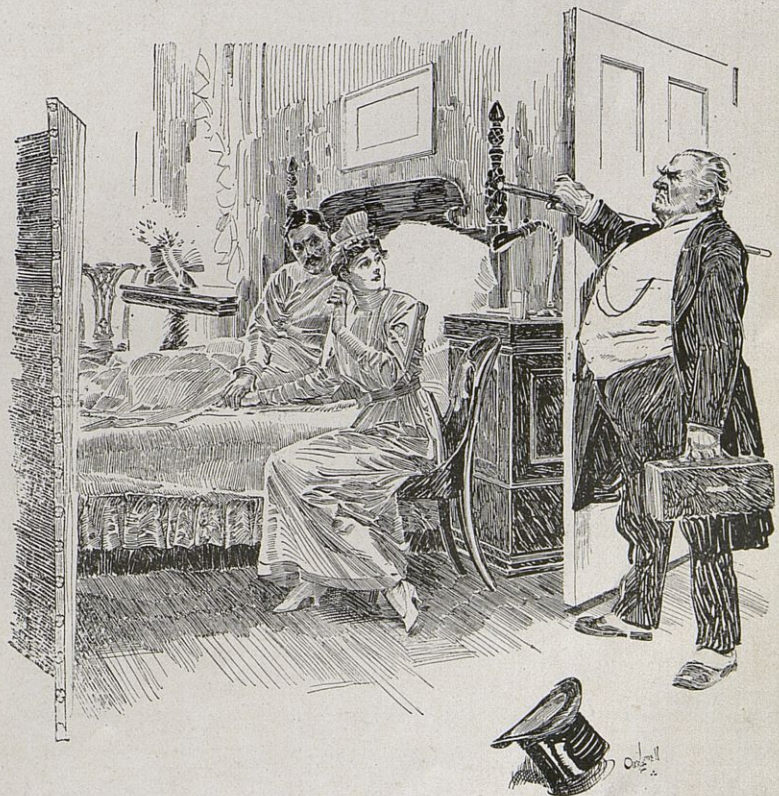
CE QU'ON PENSE DE LA GUERRE AUX ÉTATS-UNIS

Cet émouvant tableau, où l'on voit sainte Geneviève déjouant de Notre-Dame de Paris les canons sacrilèges des Allemands, a été publié par le Life, de New-York, avec cette légende : « Dieu rend fous ceux qu'il veut perdre ».



(Life, de New-York.)

LE PORC ALLEMAND EN BELGIQUE



(Puck, de New-York.)

TROP DE ZÈLE!

— Docteur, je me conforme à votre ordonnance : vous m'aviez dit de remonter le moral des blessés!

LES TAMBOURS DE LA VICTOIRE



UN PETIT TAPIN QUI, EN 1794, A DÉJÀ BATTU LA CHARGE EN BELGIQUE